

—Je n'ai pas besoin de votre argent, répondit Humphrey sèchement et sur le même ton, et vous savez bien que je n'en ai pas besoin."

Il n'attendit pas que son frère de lait lui fit des observations. Il s'avança aussitôt sur la pelouse et saisissant la femme par la main il lui recommanda de le suivre de près.

"Reprenons-nous le chemin par lequel nous sommes venus ? demanda-t-elle.

—Oui.

—Il ne me plaît pas ce chemin, il est dangereux.

—Je veillerai sur vous. Venez."

Le jeune homme conduisit Agathe vers l'escalier creusé dans la falaise. Ils descendirent très-lentement une marche après l'autre, lui devant et elle derrière lui. Le vent qui gémissait le long de la rivière leur fouettait le visage. Le froid avait cessé et une pluie fine commençait à tomber. Philippe Jocelyn demeura sur le seuil étroit de la porte pendant que le garde-chasse et la femme descendaient vers la rivière. Il entendait leurs voix dans l'escalier rustique. La femme laissait échapper de faibles cris de terreur et l'homme répondait d'un ton bourru à ses exclamations d'effroi. Puis les paroles cessèrent d'arriver jusqu'à lui et il n'entendit plus que le grondement de la cascade au milieu du silence de la nuit.

Le comte de Haughton rentra dans son confortable appartement où les débris du dessert s'étaient tous jours sur la table parmi les flacons de vin qui brillaient à la lueur de la lampe. Il s'assit auprès du foyer et regarda le feu, puis il s'approcha de la fenêtre ouverte et s'accouda sur le large rebord de chêne. Il demeura là les bras croisés contemplant le jardin à peine visible à la faible clarté de la lune. Il ne se préoccupait pas du vent froid et humide qui lui soufflait en pleine figure, il ne songeait pas que la nuit était très-avancée.

Un quart d'heure après qu'Humphrey Melvold et Agathe Jocelyn eurent posé le pied sur la première marche de l'escalier rustique dans la falaise, un bruit sourd se confondit au loin avec les sifflements aigus du vent. Cette fois le silence ne fut pas troublé par les gémissements aigus du vent seulement. Cette fois il entendit réellement le cri prolongé et perçant d'une voix humaine.

Mais ce bruit sinistre cessa et se confondit avec le grondement perpétuel des eaux de la cascade qui bondissaient au-dessous de la falaise. Alors Philippe Jocelyn ferma la fenêtre, prit la lampe sur la table et traversa la bibliothèque éclairée par la flamme du foyer pour se rendre dans sa splendide chambre à coucher.

Il posa la lampe sur la table de toilette et aperçut par hasard sa figure dans la glace.

De tous les Jocelyns qui avaient occupé cette chambre, je crois que pas un n'avait jamais vu en se mirant se refléter des traits plus pâles, plus hagards que ceux qu'aperçut en ce moment devant lui Philippe Jocelyn.

Il s'éloigna de la table avec un gémissement et se jeta tout habillé sur son lit pour tâcher d'y trouver le repos jusqu'au jour. Ce fut ainsi que le comte de Haughton employa son temps la veille de son mariage.

Et pendant son repos de cette longue nuit vint se mêler à ses rêves un cri terrible qui l'éveilla plusieurs fois en sursaut, le glaça d'horreur et fit perler sur son front la sueur froide en même temps qu'une angoisse indicible l'étreignait à la gorge ; ce cri c'était celui de cette voix humaine au désespoir qui s'était confondue avec le grondement de la cascade qui bouillonnait toujours au-dessous de la falaise.

### XXX.—UNE NOUVELLE VIE

Marguerite Wilmot avait cessé de travailler du matin au soir à la fabrication des robes de soie et de gaze légère pour les gens heureux qui n'ont pas besoin de travailler eux-mêmes. En propres termes elle avait renoncé à son métier de couturière d'après les conseils de l'excellente mistress Austin et de son fils Clément.

Pour la première fois de sa vie Marguerite Wilmot

sut ce que c'était que d'avoir des amis, de vrais et sincères amis qui s'intéressaient à son bien-être et se chargeaient de la rendre heureuse ; je suis forcé d'avouer que dans ce cas particulier l'amitié n'était pas en jeu, il y avait aussi quelque chose de plus saint et de plus pur dans son essence, il y avait l'amour franc et dévoué d'un honnête homme.

Clément Austin, le caissier de la maison de banque anglo-indienne Dunbar, Dunbar et Balderby, était devenu amoureux de la modeste couturière aux yeux bruns, et s'était pris à songer à elle et à s'occuper de tout ce qui la concernait avant de savoir au juste quels étaient ses sentiments pour cette jeune fille.

Il avait commencé par avoir pitié d'elle. Sa pitié avait eu pour cause la rude existence qu'elle menait, son abandon et sa beauté qui l'exposaient à beaucoup plus de dangers que n'en court d'habitude une femme laide.

Mais quand un homme se laisse aller à la pitié pour une très-jolie jeune fille, il se place sur une espèce de corde roide morale et il faut qu'il soit un Blondin au moral s'il espère pouvoir marcher en sûreté sur l'étroite ligne qui le sépare du grand abîme que nous nommons l'amour.

Il n'y a pas beaucoup de Blondins, soit au physique, soit au moral, et la conséquence en est que neuf sur dix des hommes qui se mettent dans cette position périlleuse trouvent très-glissante l'étroite ligne qu'ils ont à parcourir, et avant qu'ils aient fait vingt pas ils plongent la tête la première au fond de l'abîme et sont amoureux à en perdre la tête avant de s'en douter.

Clément Austin devint amoureux de Marguerite Wilmot, et ses tendres égards, son dévouement respectueux furent choses nouvelles et très-agréables pour la jeune fille. Il eût été étrange que dans des conditions pareilles son amour eût été sans espoir.

Il ne se pressa pas beaucoup de faire l'aveu de ses sentiments, car il avait une alliée puissante en sa mère qui l'adorait, et lui aurait permis d'amener chez elle une jeune négresse ou une squaw du nord de l'Amérique si cela eût suffi pour le rendre heureux.

Mistress Austin découvrit promptement le secret de son fils.

Elle lui avoua qu'elle aurait mieux aimé que son choix se fût porté sur quelque demoiselle pourvue d'avantages mondains plus considérables.

Elle ne savait rien des antécédents de Joseph Wilmot ni de la lettre adressée à l'île de Norfolk. Si elle eût été dans le secret elle se serait peut-être fortement opposée au mariage de son fils avec une jeune fille dont le père avait passé une bonne partie de sa vie dans une colonie de déportés.

"Nous ne parlerons pas du passé à ma mère, miss Wilmot, avait dit Clément Austin, nous ne lui raconterons que ce qui vous concerne vous seule. Que l'histoire de votre malheureux père reste un secret entre vous et moi. Ma mère vous aime beaucoup, et je serais fâché qu'elle apprit quelque chose à votre préjudice. Je veux qu'elle vous aime de plus en plus chaque jour."

Les désirs de Clément Austin furent exaucés, car la bonne veuve s'attacha de plus en plus à Marguerite Wilmot. Elle découvrit que la jeune fille avait pour la musique un talent plus qu'ordinaire, et elle proposa à Marguerite de louer un joli premier étage bien meublé dans l'un des charmants cottages de Clapham et de commencer aussitôt à donner des leçons de piano.

"Je vous procurerai beaucoup d'élèves, ma chère enfant, dit mistress Austin, car j'habite Clapham depuis plus de trente ans, à vrai dire depuis la naissance de Clément, et je connais presque tout le monde dans le voisinage. Vous n'avez qu'à ne pas faire payer trop cher et les parents seront bien aises de vous envoyer leurs enfants. Je donnerai une petite soirée tout exprès afin que mes amis puissent vous entendre jouer quelques morceaux."

Le vrai motif de ce projet c'était que mistress Austin voulait faire abandonner la couture à Marguerite avant que les aristocrates habitants de Clapham fussent informés que Clément Austin était devenu

amoureux d'une jeune fille qui gagnait péniblement sa vie avec le travail de ses dix doigts.

"Comment se fait-il donc, ma chère fille, que vous ayez songé à vous faire couturière quand il vous était facile d'être maîtresse de musique ? demanda mistress Austin avec étonnement.

—Parce qu'il m'était plus facile, chère mistress Austin, de trouver des robes à coudre que des élèves à instruire sur le piano. Tout le monde a besoin de robes et on ne s'occupe pas beaucoup de l'ouvrière qui les coud et du logement qu'elle occupe, tandis que très-peu de gens auraient voulu employer une maîtresse de musique habitant dans une petite ruelle boueuse à côté de la rivière. Et même encore je redoute presque de changer de logement de peur...

—De peur de ne pouvoir en payer la rente, je suppose, ma chère enfant. Je me chargerai de cela pour la première année et vous me rembourserez quand vous aurez plus d'élèves que vous n'en voudrez, ce qui ne sera pas long, à moins que je me trompe fort. Ayez confiance en la Providence, ma chérie, et comptez sur les amis qui vous veulent du bien."

Mistress Austin donna donc sa petite soirée, et Marguerite y parut vêtue d'une robe de soie noire qui traînait depuis longtemps dans sa garde-robe et qui eût paru usée en plein jour. Celle qui la portait n'en fut cependant pas moins jolie et élégante à la lueur des bougies de mistress Austin, et l'aristocratie de Clapham remarqua que la jeune personne que mistress Austin et son fils avaient accueillie était réellement fort bien.

Mais lorsque Marguerite joua du piano, chanta, ces bonnes gens furent charmés en dépit d'eux-mêmes. Elle avait une voix superbe de contralto, riche, sonore et mélodieuse, et elle jouait brillamment, et, ce qui est plus rare encore, avec expression.

Mistress Austin en circulant parmi ses invités pour s'assurer de leur opinion, trouva que le succès de sa protégée était un fait accompli avant la fin de la soirée.

Marguerite s'installa dans son nouvel appartement dans le courant de la semaine, et quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait déjà une douzaine d'élèves qui occupaient son temps et lui faisaient gagner et au delà de quoi suffire à ses simples besoins.

Tous les dimanches elle dînait avec mistress Austin. Clément avait décidé sa mère à arranger cela comme une chose convenue, quoiqu'il ne lui eût encore rien dit de son amour pour Marguerite.

Ces dimanches furent des jours bien agréables pour Clément et la jeune fille qu'il espérait avoir pour femme.

L'élégance et le confortable du salon de mistress Austin, le calme paisible de la soirée, alors que les rideaux étaient tirés devant la fenêtre et que la lampe à abat-jour éclairait l'appartement, la conversation intelligente, la causerie sur les livres récemment publiés et la musique, tout cela était nouveau et délicieux pour Marguerite.

Ce fut là sa première expérience du bonheur domestique, du foyer intime où ne règnent que l'union et le consentement et d'où sont bannis les craintes vagues, les tourments de l'incertitude et ces secrets à demi devinés qui rongent le cœur. Mais, dans tout ce bien-être nouveau, Marguerite Wilmot n'avait pas oublié Henri Dunbar. Elle n'avait pas cessé de le croire coupable du meurtre de son père. Calme et douce à l'extérieur, elle gardait son secret pour elle et ne demandait pas de sympathie.

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.